

Les mutations de la curiosité et la professionnalisation de la science : le cas de la Société Botanique des Deux-Sèvres (1888-1915)

par Patrick MATAGNE (*)

Résumé : Entre amateurisme et professionnalisme, les Sociétés scientifiques de la fin du 19^{ème} siècle sont face à une alternative souvent conflictuelle, qui soulève des questions épistémologiques. À ce titre, la **Société Botanique des Deux-Sèvres** est un cas exemplaire. Les décalages entre les objectifs du groupe et les nouveaux programmes de recherche vont grandissant, menaçant de les rejeter à la périphérie de la science. Une révolution conceptuelle et méthodologique est alors imposée aux botanistes-herborisants. Mais elle se heurte aux habitudes d'une longue pratique et aux formes mêmes de curiosité.

Introduction

Qu'ils soient locaux, régionaux ou nationaux, les groupes savants fondés au siècle dernier tiennent à publier les travaux originaux de leurs membres. Mais les auteurs peuvent-ils être considérés comme des savants ?

Alphonse DE CANDOLLE a bien souligné les insuffisances des définitions dans son *Histoire des sciences et des savants depuis deux siècles* parue en 1873. Pour lui, les savants ne sont pas seulement ceux qui savent, mais aussi ceux qui font progresser la science. Ils doivent également diffuser la connaissance par une bonne vulgarisation et cultiver l'image du savant aimable. Les Sociétés scientifiques du 19^{ème} siècle sont très attachées à camper ce portrait débonnaire, notamment dans le domaine des sciences naturelles.

L'étude de la **Société Botanique des Deux-Sèvres** permet de dégager quelques hypothèses, qu'il conviendrait d'éprouver, sur la spécificité du monde savant local de la fin du 19^{ème} siècle.

Le groupe constitué, support de la curiosité

La **Société Botanique des Deux-Sèvres** est fondée le 22 novembre 1888 à l'initiative d'un ancien instituteur, Baptiste SOUCHÉ. En congé illimité depuis 1879, il administre avec autorité et dévouement le groupe savant pendant toute la période 1888-1915, comme secrétaire la première année, vice-Président jusqu'en 1894, puis Président.

Les missions définies par les fondateurs se précisent au cours des révisions dans les statuts (1), mais l'esprit reste le même, insufflé par SOUCHÉ :

- l'étude de la flore départementale d'abord, régionale ensuite, afin de

(*) P. M. : 5, rue de la Liberté, 37100 TOURS.

dresser un inventaire floristique et de diffuser ces connaissances le plus largement possible ;

- l'accumulation de matériaux utiles aux chercheurs.

Le point de départ est alors matérialisé par la **Flore du département des Deux-Sèvres**, composée entre 1872 et 1878 par Ch. SAUZÉ et le Pasteur MAILLARD, ouvrage de référence pour les botanistes locaux (2).

Trois pratiques sont mises au service de ces objectifs : les herborisations, les collections, les expositions. Qu'elles soient officielles et générales, spéciales aux élèves des écoles ou spontanées, les herborisations sont surtout organisées dans le but de diffuser la curiosité pour la botanique et de composer des herbiers, à la fois collections et inventaires. Des outils de référence consultables par tous sont ainsi constitués aux niveaux communal, départemental, régional. Mais la plupart des amateurs possèdent leur propre collection, objet de la plus grande attention.

Signes constants de la diffusion de la curiosité, les herbiers complètent l'action des herborisations et des expositions, signes visibles mais intermittents. Le **Bulletin** annuel (3) est un autre agent de diffusion, qui fait connaître le groupe au-delà de son domaine de prospection par le jeu des échanges de publications.

La Société compte déjà 649 membres en 1907, 656 en 1908, répartis essentiellement dans les départements du Centre-Ouest (voir tableau). Elle est dominée par les enseignants ; les représentants du secteur médical viennent ensuite (4). Bien que créée tardivement, la **Société Botanique des Deux-Sèvres** correspond bien au type d'associations qui ont concurrencé et souvent supplanté les **Athénées libres** ou **Sociétés libres**, généralement héritées des **Académies** de l'Ancien Régime (5).

Les scientifiques de niveau universitaire étant rares (1 % de géologues, mycologues, botanistes, bryologues, naturalistes), ainsi que les membres exerçant une profession liée aux plantes (4,4 % d'agriculteurs, horticulteurs, jardiniers, pépiniéristes, herboristes, forestiers), la Société n'est pas, en première analyse, un groupe de professionnels.

Toutefois, la distinction entre amateurs et professionnels se heurte à de nombreuses difficultés. On ne peut se satisfaire d'une définition négative de l'amateur, le présentant « comme un non professionnel, comme l'envers du professionnel » (6). Le passage de l'amateurisme au professionnalisme reste problématique et les critères choisis : formation, rétribution, socialisation, matériel, ne permettent pas toujours de résoudre certaines situations paradoxales.

C'est ainsi que les phanérogamistes les plus compétents de la Société sont des autodidactes. L'un est un fonctionnaire de Justice et se spécialise dans l'étude de certains genres difficiles tels que les *Agrostis* (A. FOUILLADE), l'autre, contrôleur des domaines (Eug. SIMON), devient un excellent phytogéographe régional dont les connaissances sont utiles au grand professeur de Montpellier, Charles FLAHAULT (7). Ce sont donc des "bénévoles" (8) dont les professionnels ont besoin. Mais, dans leur grande majorité, les "travailleurs" (9) de la Société

sont des "dilettantes" (10), des amateurs consommateurs de littérature de vulgarisation.

Tableau
L'évolution du nombre de membres par département
entre 1889 et 1914

années	79	86	85	16	17	36	37	diss.	Totaux
1889	143	1		1	1			7	153
1891	145	12			2			4	163
1893	140	23		1	2			11	177
1895	189	70	2	3	1	1		17	283
1897	201	106	7	3	1	3		29	350
1899	198	109	10	3	2	3		26	351
1901	228	142	15	3	3	6		52	449
1903	227	146	49	20	6	4	3	64	519
1905	243	191	63	24	16	4	15	71	627
1907	209	152	63	51	22	4	67	81	649
1909	130	134	59	36	20	4	62	122	567
1911	145	116	60	35	30	6	51	114	557
1913	164	110	63	37	48	13	43	128	606
1914	153	122	54	34	57	16	39	164	639

79 : Deux-Sèvres

86 : Vienne

85 : Vendée

16 : Charente

17 : Charente-Maritime

36 : Indre

37 : Indre-et-Loire

diss. : disséminés

Le **Grand Dictionnaire Universel Larousse** du 19^{ème} siècle distingue l'"amateur" du "curieux". Le premier, peu connaisseur, entasse sans discernement, au gré de sa fantaisie. Le second est presque un savant, dans la mesure où il rend les observations plus faciles en rassemblant les productions de la nature dans son cabinet. Mais il s'en distingue par sa volonté de rester curieux et de faire de la science à côté.

Mais il est également fructueux de chercher une dichotomie entre amateurs et professionnels dans les formes de curiosité.

La curiosité, le curieux et son objet

La curiosité est un désir, une passion, un empressement de voir, d'apprendre, de posséder des choses rares, singulières, nouvelles, indique en substance le **Dictionnaire de l'Académie Française** de la fin du 17^{ème} siècle. Le **Larousse** du 19^{ème} siècle, citant J.-J. ROUSSEAU et d'ALEMBERT, ajoute la dimension du besoin qui rend la curiosité insatiable. Elle s'étend alors à l'infini, animée par une sorte de dépit, celui de ne pouvoir jamais la satisfaire. Cette avidité qui engendre immanquablement un sentiment de frustration donne une vision assez décourageante de la démarche curieuse.

Les dictionnaires cités distinguent la curiosité inutile ou dangereuse de celle qui est utile (voyages, histoire, sciences physiques et naturelles) ou nécessaire aux progrès de l'humanité (découvertes, inventions). Pour DIDEROT, la curiosité qui est envie de posséder des objets ou une position sociale est méprisable, mais cette condamnation n'englobe pas les cabinets d'histoire naturelle (11).

Curiosité passion, besoin, avidité, curiosité individuelle et collective, active et studieuse du "botanophile" (12) ou du collectionneur, qui véhicule le thème du désir et de la totalité.

Une curiosité qu'il convient de canaliser, à laquelle il faut des modèles.

A partir de 1905, les **Bulletins** font paraître des portraits photographiques. Ces images donnent à voir 64 botanistes jusqu'en 1915 et se présentent comme les « galeries de contemporains » (13) fort prisées à partir de la seconde moitié du 19^{ème} siècle.

Sur les 64 figures sélectionnées, 45 sont ou ont été membres de la Société. L'amateur local peut voir défiler les portraits des grands floristes dont il utilise les ouvrages (A. BOREAU, J. LLOYD, SAUZÉ, MAILLARD, DELASTRE) (14), ceux des sociétaires les plus illustres, décédés ou encore actifs, des botanistes de stature nationale ou internationale (A. JORDAN, N. BERNARD, J. FOUCAUD, Ch. FLAHAULT) (15).

Cette galerie présente aux sociétaires des images exemplaires. Le portraitiste, par la technique des retouches (16), a manifestement cherché à valoriser les modèles, répondant sans doute à leur attente. Le regard rivé sur l'objectif ou vers un horizon invisible, le botaniste apparaît digne, inspire le respect.

Quelques photographies présentent le curieux en activité, donnant l'illusion de l'instantané alors qu'il s'agit d'images en pose (17). Elles permettent de montrer les instruments de travail et la disposition du cabinet (loupes, herbiers, carnets, Flores, microscopes).

En revanche, c'est l'instantané qui permet de réaliser les photographies d'une excursion estivale dans les Alpes en 1910-11 (18). Les sujets sont saisis dans leur ascension. On les voit chapeautés, bottés, encordés et munis de piolets, gravir des pentes neigeuses, poussés par leur curiosité.

Ainsi, du portrait en pose au portrait en action, la galerie exemplarise des botanistes. Au travers des situations immortalisées, l'humble "travailleur" peut reconnaître les qualités requises : curiosité servie par l'esprit d'observation, la méthode, l'ardeur au travail, l'endurance physique... Il peut caresser l'espoir de figurer un jour auprès de ses modèles, pour la postérité.

On trouve seulement quatre photographies de plantes, une douzaine de croquis, quelques diagrammes floraux et dessins d'après microscope, pour l'ensemble des **Bulletins**.

Etant donné le surcoût représenté par l'impression de pages illustrées (trois fois plus cher) par rapport à un texte, un choix s'impose. En effet, si le groupe s'enrichit en valeur absolue, l'argent disponible par adhérent et par an passe de 6,80 F en 1893 à 3,50 F à la veille de la Guerre 1914-18, pour une cotisation annuelle de 3 F.

La réponse est claire. Si la plante est au centre de toutes les pratiques, sa mise en image est considérée comme secondaire. On préfère photographier des groupes de botanistes en campagne, plutôt que cadrer sur les stations elles-mêmes ou les formations végétales classiques de la région (le Marais Poitevin, la Plaine Poitevine, le Bocage Vendéen, la Gâtine...).

L'illustration du **Bulletin** apparaît donc comme un moyen de diffuser et de promouvoir l'image du curieux et non celle de l'objet.

L'objet curieux peut retenir l'attention par sa rareté. Mais l'échelle de valeur dépend du niveau des connaissances du botaniste-herborisant : les espèces banales arrêtent le débutant alors que l'amateur confirmé les foulera aux pieds. L'objet sera élevé au rang de curieux s'il correspond aussi aux critères de curiosité définis par les fondateurs.

Il faut nommer l'objet. Pour faire des déterminations correctes, il est nécessaire d'« apprendre à regarder les plantes de manière à saisir les caractères pertinents, en sachant s'abstraire des autres » (19). C'est le principe de subordination des caractères, défini par TOURNEFORT et LINNÉ, qui guide ainsi la détermination raisonnée.

Les "travailleurs" s'attachent à publier des tableaux et des clés analytiques de genres difficiles ou litigieux, en ayant soin de hiérarchiser les caractères. Ils ont aussi recours à la méthode statistique qui impose alors d'abondantes récoltes monospécifiques, et à l'expérimentation culturale.

Les découvertes doivent être communiquées au siège de la Société aux fins de contrôle par les botanistes les plus compétents. La précision et la sûreté de la détermination, dûment contrôlée, fondent en partie la valeur de la plante conservée en herbier.

Mais le découvreur, voire l'inventeur, est si intimement lié à sa plante que la qualité du couple botaniste/objet détermine aussi la valeur de la collection. Les planches d'herbier sont signées comme des tableaux et au-delà de l'intérêt botanique, le paraphe de tel grand floriste peut augmenter la valeur d'une espèce parfois banale. « Le respect de la propriété scientifique » (20) est souvent réaffirmé, il a la même valeur que dans le domaine littéraire. « J'inscris à votre actif le *Bromus giganteus* » (21) écrit SOUCHÉ à un sociétaire. L'espèce lui appartient désormais pour la commune de Breloux dans laquelle il est le premier à l'avoir mentionnée. Le même *Bromus* est attribué à d'autres découvreurs pour les communes d'Airvault, de Châtellerault... On ne trouve pas moins de 16 noms de botanistes et de localités accolés à cette seule espèce pour les départements des Deux-Sèvres et de la Vienne.

L'échantillon étiqueté fait donc l'objet d'une double appartenance : il appartient à son découvreur et à la commune où il est signalé.

C'est pourquoi la **Flore du Haut-Poitou** (22) de SOUCHÉ, publiée en 1894, est considérée comme un modèle par les herborisants. Grand oeuvre du groupe savant, elle se veut un ouvrage simplifié, accessible au débutant. Mais, à mi-chemin des Flores populaires et des travaux de spécialistes, elle doit permettre de déterminer les échantillons du Haut-Poitou avec fiabilité. La seconde partie

éditée en 1901 (23) indique les localités, les noms des découvreurs avec les dates. Elle rend compte des différentes additions à la flore réalisées par les botanistes-herborisants.

Les longues discussions qui émaillent les procès verbaux des séances sur les questions d'attribution ou les recherches d'antériorité prennent alors tout leur sens : le procédé des additions à la flore permet de valoriser le travail de chacun, de faire briller l'espoir de voir son nom figurer auprès d'une découverte et de passer ainsi à la postérité. Ce système allonge la liste des célébrités locales à côté de la "galerie de contemporains", beaucoup plus élitiste.

On voit alors se dessiner une carte dont la richesse en botanistes détermine celle de la flore. C'est ainsi que certains cantons sont des déserts car les relevés coïncident avec les lieux d'habitation des auteurs qui prospectent régulièrement leur environnement immédiat. La curiosité se déplace alors de la plante vers son propriétaire et les unit l'un à l'autre. Le paradigme prédit la possibilité de réaliser ainsi un inventaire total du patrimoine végétal et humain du rayon prospecté, limité par les découpages administratifs.

L'éclatement des frontières administratives

Le nombre de membres retombe à 557 en 1911. Niort, coeur de la Société, se vide à peu près régulièrement, alors que le recrutement dans le reste du département progresse jusqu'en 1905.

En 1891, la Société a une envergure départementale, puisqu'à peine 10% des adhérents résident hors des Deux-Sèvres. En revanche, en 1907, les 2/3 des membres sont à l'extérieur. La Vienne reste en tête des départements conquis, les "disséminés" sont de plus en plus nombreux (1,2% en 1891, 21,7% en 1914).

La régionalisation officielle de 1908 a été précédée par la création de groupes se réunissant en sections d'au moins 40 membres. Le premier groupe est fondé dans la Vienne dès 1898, la première séance décentralisée se tient à Poitiers l'année suivante. En 1908, la **Société Régionale de Botanique** est une structure fédérée, dans laquelle SOUCHÉ devient Président Général. Chaque section a son propre Président (Deux-Sèvres, Vienne, Vendée, Indre-et-Loire, "disséminés").

Après la régionalisation, Niort devient le siège d'une section comme les autres, sans attribution particulière. Les questions importantes n'y sont plus obligatoirement discutées. Le 5 avril 1908, c'est à la Faculté des Sciences de Poitiers que sont abordés les grands sujets : réorganisation des herbiers, de la bibliothèque, des expositions, des herborisations et du **Bulletin**.

Le Bureau de Niort conteste alors l'idée émise officiellement par SOUCHÉ de transférer l'herbier du Dr SAUZÉ à Poitiers. Les Niortais craignent que cette décision marque le début d'un déplacement du siège de la Société (il est toujours au domicile du Président, à La Mothe-Saint-Héray dans les Deux-Sèvres). Ville universitaire, Poitiers offre des moyens techniques et humains plus intéressants que Niort : bibliothèque, laboratoires de la Faculté des Sciences, chercheurs.

En fait, dès le 27 avril 1907, le Président remarque des défections "inatten-

dues" (24) d'instituteurs. Saisissant le maire de Niort, ils l'amènent à contester la jouissance des herbiers et de la bibliothèque par la Société, ces documents étant déposés dans un lieu public. Le but est de maintenir les collections dans leur territoire d'origine et de ne pas laisser les amateurs extérieurs au département en disposer librement.

En août 1908, le Bureau de Niort « revendique pour lui le titre de Société Botanique des Deux-Sèvres » (25), pour finalement fonder son propre groupe : la **Société de Vulgarisation des Sciences Naturelles des Deux-Sèvres**, afin de mettre fin à une querelle d'usurpation de titre.

La scission se solde par la perte d'une centaine de membres entre 1907 et 1912.

La révolte niortaise exprime l'attachement d'une fraction non négligeable de sociétaires, parmi les plus actifs, à la structure ancienne privilégiant le berceau de la Société. Le département des Deux-Sèvres doit, selon les "dissidents" (26), garder ses prérogatives. L'herbier du Dr SAUZÉ appartient au département et à ceux qui y vivent ; son transfert reviendrait à une véritable amputation du patrimoine local. La révolte contre une forme de régionalisation de la curiosité montre combien, en ce début de 20^{ème} siècle, l'attachement à la "petite patrie" provinciale développé au siècle précédent est encore profondément ancré dans certains esprits.

Mais les "dissidents" entraînent avec eux les membres les plus hostiles à la régionalisation. En ce sens, le traumatisme qui suit la scission est bénéfique. Etant donné la stratégie d'extension adoptée par les fondateurs et maintenue pendant toute la période, la scission représente une épuration nécessaire, elle débarrasse le groupe d'une forme archaïque de la curiosité, faite de possessivité jalouse. La Guerre interrompt d'ailleurs une phase de croissance qui a ramené l'effectif à son niveau de 1906.

Les amateurs peuvent désormais s'acheminer vers une diffusion plus large de la curiosité et entreprendre des comparaisons entre les flores départementales de toute une région.

L'ouverture des frontières départementales relativise l'importance du couple botaniste/objet. En effet, le récoltant découvre que sa plante a été trouvée par d'autres, parfois avant lui, dans d'autres localités extérieures à son département. Dès 1901, la **Flore du Haut-Poitou** offre de nombreux exemples similaires, le **Bulletin** ne cesse d'étendre le périmètre d'action en publiant des additions. De ce fait, c'est toute une hiérarchie qu'il faut réviser : telle plante jugée rare dans les Deux-Sèvres est abondante en Vendée, telle autre nouvelle pour la Vienne est connue depuis longtemps en Charente...

L'intimité avec l'objet devient alors moins grande et pourrait entraîner un recentrage de la curiosité sur la plante, dont la valeur serait indépendante de celle de son propriétaire. Ainsi, l'espèce serait curieuse pour elle-même, ou en interaction avec d'autres plantes, ou avec son milieu : elle s'échapperait de l'herbier pour revivre sur le terrain.

Une révolution conceptuelle

Mais une telle mutation de la curiosité nécessite bien plus qu'une simple juxtaposition de territoires administratifs. Elle ne peut s'opérer qu'après intégration des courants de géographie botanique qui naissent au début du 19^{ème} siècle.

Deux courants principaux s'opposent : le premier est plutôt géographique, le second plutôt floristique (27). Dans les deux cas, l'approche du monde végétal est bouleversée. La taxinomie et la collection ne sont plus des fins mais des moyens qui permettent la réalisation d'une phytogéographie qui dépasse les divisions administratives départementales chères à la plupart des Amateurs.

A part Eugène SIMON qui adopte le programme de recherche proposé par Charles FLAHAULT et quelques "travailleurs" qui s'y intéressent, la plupart des sociétaires ne sont pas, faute d'avoir intégré les traditions géobotaniques, en mesure d'opérer une telle révolution conceptuelle. La géographie botanique écologique qui révèle la diversité des facteurs qui influent sur la distribution des végétaux est hors du champ de leur curiosité. Les "travailleurs" restent préoccupés par des questions de systématique, de collection, de propriété, d'antériorité, d'attribution de la flore. Même après la régionalisation réussie, le couple botaniste/objet reste donc opératoire.

Conclusion

À partir de cette étude de cas, il est possible de dégager les grandes lignes pouvant servir d'hypothèses à vérifier dans une étude plus globale des Sociétés de naturalistes.

Les divisions administratives d'une Société départementale :

- déterminent les limites d'une curiosité absolue et analytique ;
- interdisent la reconnaissance des ensembles naturels qui fondent l'écologie ;
- permettent l'exploitation, par une forte densité d'amateurs, d'un territoire bien délimité.

L'extension du groupe à l'échelle d'une région :

- détermine l'exercice d'une curiosité relative et synthétique;
- ouvre la voie à une véritable géographie botanique écologique, si les traditions géobotaniques du 19^{ème} siècle sont intégrées.

Le programme de recherche poursuivi par la majorité des "travailleurs" est donc désuet. Il appartient au 19^{ème} siècle, même si les matériaux accumulés ne sont pas inutiles. L'heure est à la géographie botanique écologique.

Une pratique scientifique "professionnelle" serait donc liée à une mutation de la curiosité qui, d'absolue et analytique, deviendrait relative et synthétique, centrée sur l'objet naturel en situation et non sur le cabinet du collectionneur. Elle permettrait de distinguer, à la fin du 19^{ème} siècle et au début du 20^{ème}, l'amateur du professionnel.

Notes

- (1) Les statuts sont révisés en mars 1891, février 1901, janvier 1908.
- (2) *La Flore du département des Deux-Sèvres* paraît en deux fois dans les *Mémoires* de la *Société de Statistique des Deux-Sèvres*.
- (3) La Société publie 26 *Bulletins* entre 1889 et 1915. Ils forment un ensemble de 5300 pages, dont 2450 de comptes rendus d'herborisations, d'expositions, d'études originales.
- (4) Pour plus de détails voir *Bulletin de la Société Botanique du Centre-Ouest*, tome 21, 1990, p. 114 et mon *Mémoire*, de 1988, disponible à la bibliothèque de la S.B.C.O. ainsi qu'à la Médiathèque de Niort : *Racines et extension d'une curiosité, la Société Botanique des Deux-Sèvres, 1888-1915*, 359 p.
- (5) La Constitution de l'An III favorise l'éclosion des Sociétés savantes. Dans le langage révolutionnaire, le qualificatif de "libre" accolé à "Société" signifie qu'elle s'organise en l'absence de protection et n'est plus soumise à l'obligation de lettres patentes.
- (6) Yves COHEN et Jean-Marc DROUIN posent bien le problème dans "*Les amateurs de sciences et de techniques*", *Cahiers d'Histoire et de Philosophie des Sciences*, n° 27, p. 7.
- (7) Charles FLAHAULT (1852-1935), professeur à la Faculté des Sciences de Montpellier, phytogéographe. Il définit le concept d'association végétale, dresse une carte des divisions phytogéographiques de la France et devient ainsi l'initiateur de la cartographie botanique.
- (8) *Cahiers d'Histoire et de Philosophie des Sciences*, *op. cit.*, p. 8.
- (9) C'est ainsi que les sociétaires actifs se qualifient mutuellement.
- (10) *Cahiers d'Histoire...*, *idem*, p. 8.
- (11) Pour plus de détails voir POMIAN, Krzysztof, 1987. *Collectionneurs, amateurs et curieux, Paris, Venise : 16^{ème}-18^{ème} siècle*, NRF, Gallimard, pp. 71-74-161.
- (12) *Bulletin* 1907, p. 121.
- (13) ROUILLE, A., et MARBOT, B., 1986. - *Le corps et son image, photographies du 19^{ème} siècle*, 1986, p. 33.
- (14) BOREAU, Alexandre, 1857 (3^{ème} édition). - *Flore du Centre de la France et du Bassin de la Loire*.
LLOYD, James, 1854 (3^{ème} édition en 1876). - *Flore de l'Ouest de la France*.
SAUZÉ, Charles et MAILLARD, P.-N., 1872-1878. *Flore du département des Deux-Sèvres*.
DELASTRE, C.-J.-L., 1842. - *Flore analytique et descriptive du département de la Vienne*.
- (15) JORDAN, Alexis (1814-1897), botaniste lyonnais, partisan de la fixité des espèces. Il démembre les taxons linnéens en une multitude de "petites espèces" affines ; il marque l'Ecole analytique.
BERNARD, Noël (1874-1911) étudie les symbioses.
FOUCAUD J. (1848-1904) collabore aux volumes I, II et III de la *Flore de France* de Georges ROUY qui paraît entre 1893 et 1913.
FLAHAULT Charles, voir note (7).
- (16) La technique des retouches du négatif est inventée par un photographe munichois, HAMPFSTUNG, et présentée en France en 1855. Elle rencontre un grand succès. Voir FREUND, G., 1936. - *La photographie en France au 19^{ème} siècle. Étude de sociologie*

- et d'esthétique*, thèse pour le doctorat de Lettres, p. 90.
- (17) Le photographe DORNAC propose cette forme de réactualisation des galeries en publiant en 1890 sa série "Nos contemporains chez eux". Voir ROUILLÉ, MARBOT. *op. cit.*, p. 34.
- (18) *Bulletin* 1911-12, pp. 53-57-66.
- (19) POMIAN, Kr., *op.cit.*, p. 256.
- (20) *Copie de lettres*, n° 7, 29 juillet 1903, p. 267. Les "copies de lettres" sont constitués de 29 volumes de 500 pages chacun ; ils contiennent les doubles des lettres écrites par le Président SOUCHÉ au nom de la Société, entre 1898 et 1915.
- (21) *Copie de lettres*, n° 1, 29 octobre 1898, p. 46.
- (22) SOUCHÉ, Baptiste, 1894. - *Flore du Haut-Poitou, ou analyse des familles, des genres, des espèces, et description des plantes qui croissent spontanément ou qui sont l'objet d'une culture en grand dans les départements des Deux-Sèvres et de la Vienne*, 334 p.
- (23) SOUCHÉ, B., 1901. - *Flore du Haut-Poitou, 2^{me} partie, matériaux pour une géographie botanique régionale*, 283 p.
- (24) *Copie de lettres*, n°13, 27 avril 1907, p. 227.
- (25) *Copie de lettres*, n°16, 4 août 1908, p. 443.
- (26) *Intermédiaire* n° 4, août-décembre 1908. Le *Bulletin Intermédiaire* est une feuille qui paraît irrégulièrement ; elle informe les sociétaires sur les travaux ou les manifestations en préparation.
- (27) Pour une information rapide sur ces questions, voir *Bulletin de la Société Botanique du Centre-Ouest*, Tome 21, 1990, p. 121-123. Pour en savoir plus : ACOT, Pascal, 1988. *Histoire de l'écologie*, La Politique éclatée, PUF, 285 p. et DROUIN, Jean-Marc, 1991, *Réinventer la nature, l'écologie et son histoire*, "éclat", Desclée de Brouwer, 207 p.